

Un chemin en pente, des arbres et des rochers. L'odeur fraîche de l'humus. Et le brouillard. Toujours le brouillard, qui recouvre la région entière. J'ai l'impression de nager dedans ; la route est longue, et le manque de visibilité la fait s'étirer à l'infini. Je pose un pied devant l'autre. À dix mètres devant moi, il n'y a que la grisaille. Je ne sais jamais ce qui repose derrière le rideau de brume – un obstacle, un adversaire ?

De maigres indices confirment que je suis sur la bonne route : des formes lointaines, qui parviennent à percer le brouillard. Les trois pics du Noyé, la vieille tour du roi, l'aiguille en forme de femme – le vieux m'a prévenu que je les croiserais. C'est la preuve que j'avance bien vers ma destination.

Pendant mes trois jours de marche, j'ai observé le silence la plupart du temps, même si de temps à autre, j'ai entendu gronder des torrents et chanter le vent. J'ai pour seule compagnie les loups qui hurlent à la nuit tombée, et les corbeaux qui rodent loin au-dessus de moi. Sans doute rient-ils de me voir ainsi avancer à tâtons. Ils ont raison. Je me suis lancé dans cette quête insensée sans bien savoir ce que j'espérais trouver au bout du compte. Je suis animé par le désespoir ; c'est sans doute lui qui me pousse à enquêter sur de pareils ragots.

Mais je l'ai entendu, la nuit du troisième jour. Il était loin, très loin, peut-être encore à des kilomètres, mais la mélodie ne souffrait ni de la distance, ni de la brume. Si le brouillard et la nuit s'étaient levés de concert, il aurait peut-être même été là, devant moi. Je résistai à l'envie de me lever et de continuer ma route, quand bien même je n'y voyais rien. Mais la musique m'attirait – elle avait des accents de tristesse infinie et de profonde solitude. Je m'y reconnais un peu. Un dialogue s'engage – le musicien et moi parlons le même langage. La langue des délaissés et des déshérités. La moindre note semble n'avoir été jouée que pour moi, tant elle fait vibrer mon âme.

Je ferme les yeux et j'écoute. Tout cela ne dure que quelques minutes. Et aussi brutalement qu'elle était arrivée, la musique s'interrompt. Elle s'évanouit, et le silence reprend ses droits. Ma quête ne me paraissait tout à coup plus si insensée. Je l'avais entendu. J'avais entendu l'orgue.

Je mourais d'envie de me remettre en route, mais je savais qu'il ne fallait pas brusquer les choses. Le vieux m'avait mis en garde : si j'entendais l'orgue, je ne devais pas me remettre en route aussitôt. Il fallait suivre scrupuleusement ses indications, sans quoi, il demeurerait inaccessible. Je devrais me contenter de cette mélodie entendue à la volée avant de continuer le lendemain. Si tout était vrai, alors, je devrais l'apercevoir au bout de quelques heures de marche.

La nuit dura plusieurs années, avant qu'enfin le jour se lève je ne me remette en route. J'étais toujours prisonnier de cette nasse de brouillard. Il était si dense que la lumière ne filtrait que par miracle ; l'horizon et le ciel s'étaient confondus depuis longtemps.

Toujours avec la même prudence, je continuai ma progression. Et au bout de plusieurs heures, le chemin se mit à monter. Il s'élargit et repoussa les racines qui l'envahissait. Et bientôt, ce fut au tour du brouillard de lâcher prise. Comme un nageur qui sort de l'eau, j'émergeai de la brume. Devant moi se dressait un petit château, bordé par une mer blanche et vaporeuse. À l'horizon, il n'y avait que l'infini – les montagnes supposées border la vallée étaient invisibles.

Je restai un instant interdit devant les portes, à ne pas vraiment savoir que faire. J'avais entrepris ce voyage pour rencontrer l'organiste, figure légendaire du folklore local. Après avoir enquêté longuement, j'avais déniché un vieil homme qui m'avait aiguillé sur la route. Mes recherches avaient piétinés pendant plusieurs semaines ; je m'étais jeté corps et âme dans cette randonnée dans l'espoir qu'il dise vrai. Tout ce qu'il m'avait dit coïncidait avec les quelques informations que j'avais pu réunir. Ses indications m'avaient mené jusqu'ici. J'avais même entendu le mystérieux orgue.

Et voilà que je me trouvais devant la demeure de l'organiste. L'appréhension et l'espoir se mélangeaient dans ma tête ; j'étais allé trop loin pour reculer, ou peut-être était-il encore trop tôt

pour que je renonce à mon projet. Si insensé qu'il soit. Je courais après des chimères, attribuant du crédit à des récits qui, pour un homme normalement constitué, n'en aurait pas mérité.

Je surmontai l'indécision – et poussai la porte. L'entrée était éclairée ; les éclairages étaient étonnamment neufs. Mais la poussière s'était accaparé la pièce, les toiles d'araignées avaient envahi le plafond. Les murs étaient défraîchis. De vieilles tentures décolorées recouvraient encore les murs, mais le temps avaient rendus les scènes qui y étaient représentées illisibles.

J'avançai. Après le hall d'entrée, il n'y avait pas de lumière. J'attrapai un candélabre, posé sur une table, comme à mon attention. Le moindre de mes pas se répercutaient dans contre les murs, dans les couloirs. Le manoir baignait dans un silence oppressant ; les flammes dissipaient bien mal la noirceur, et faisaient danser des figures étranges sur les murs. C'était comme s'il y avait des fantômes dans chaque recoin du manoir ; les spectres déambulaient à mes côtés.

Puis, au hasard de mes déplacements, je finis par pousser apercevoir de la lumière derrière une porte. J'entrai. Deux larges fosses, pleines de ténèbres, étaient creusées sur les côtés de la salle. Et il était là. Il m'attendait. L'orgue. Il était gigantesque ; je n'aurais jamais pu me figurer sa taille. La salle où il reposait semblait faire dix fois la taille du manoir. Je nageais en plein paradoxe, avec un intérieur plus grand que l'extérieur.

Et, assis devant son instrument, l'organiste. Vêtements rapiécés et capuchon rabattu sur son crâne, il était voûté, les mains posées sur le clavier sans qu'il ne jouât. Sa respiration était faible, mais régulière. Il était bien vivant.

Je le saluai maladroitement. Il ne répondit pas tout de suite.

« Les visiteurs sont rares, déclara t-il. »

Son débit était lent et sa voix brisée par les années. Il prenait de lentes respirations entre chaque mot ; ses poumons avaient sans doute du mal à suivre.

« On m'a dit que je vous trouverais ici, dis-je. »

Pas un mot. Puis, au bout d'une minute infinie, il reprit la parole.

« -Êtes-vous venu pour une requête ?

-Oui. »

Il se tût de nouveau, puis il se leva. Ses jambes avaient un mal fou à le supporter ; il tremblait comme une feuille. Ses membres étaient prêts à le trahir, mais il tint bon et se tourna vers moi. Il ôta son capuchon.

L'organiste n'avait plus rien d'humain. Il ne lui restait plus de peau, à l'exception de quelques lambeaux à moitié détachés. De ses cheveux il ne restait qu'une mèche, sur la dernière parcelle de peau de son crâne. Ils descendaient comme de longs fils de poussière le long de son cou, et venait se confondre avec une toile d'araignée entre son cou et son épaule droite. Ses yeux s'étaient flétris et se baladaient dans des orbites devenu bien trop grandes. Quelques dents étaient restées en place, mais aussi branlantes que des girouettes prises en pleine tempête.

« J'ai mené l'enquête pendant longtemps pour vous retrouver, expliquai-je. Les gens disent que vous êtes capables de ramener les morts. »

Ce qu'il lui restait de muscle s'étira en un demi-sourire.

« -Et tu es venu jusqu'ici sur la foi de simple rumeur ?

-Oui, répondis-je mal à l'aise. »

Il me fixa pendant un moment. Ses yeux roulèrent dans leur orbite – il me toisait.

« -Les rumeurs disent vrai, dit-il simplement. Je fais le pont entre le royaume des vivants et la demeure des morts. Et si tu as fait toute cette route, c'est que tu es venu me demander de ramener quelqu'un. N'ai-je pas raison ?

-Si. »

Il s'arrêta, essoufflé. Il paraissait minuscule en comparaison de l'orgue, derrière lui. Il était puissant, majestueux, et nous écrasait tout deux de sa silhouette.

« -Rares sont ceux qui se risquent jusqu'ici. Mais il y en a tout de même d'assez fous pour venir me faire leur requête. Mais tous reculent au dernier moment lorsque je leur expose le prix à payer, continua t-il. Êtes-vous prêts à l'entendre ?

-Oui.

-Sitôt votre vie achevée, vous viendrez prendre le relais. Ce sera à vous de jouer de cet orgue, selon ses désirs ; ce sera à vous d'accomplir mon rôle, jusqu'à ce qu'un jour, peut-être, quelqu'un vienne prendre la relève. »

C'est un lourd tribut à payer – mais l'amour semble être le plus fort. Je veux revoir Elsa ; le sort me l'a arraché bien trop tôt. J'ai subi les fatalités du destin. C'est à lui, aujourd'hui, de subir et de se plier à ma volonté. J'ai passé trop de mois à me noyer dans l'alcool ; j'ai mis trop longtemps pour me ressaisir, et j'ai couru après des fantômes pendant bien trop de temps. Je veux revoir mon Elsa ; je veux qu'elle me revienne.

Mais j'ai peur. S'il dit la vérité, mon choix sera lourd de conséquences. L'éternité, vraiment ? La perspective est effrayante, même vertigineuse. Mais elle est aussi curieusement surréaliste. Si tant est qu'il y ait encore des règles au réel. Après tout, je nage en plein délire ; je parle à un homme qui n'a plus rien d'humain. C'est un squelette, rien de plus, rien de moins. Et pourtant, sa proposition me semble encore floue. Je ne réalise pas tout à fait. Mon esprit ne sait se décider ; accepte t-il l'étrangeté de la scène, l'impossibilité de ce que je vis ? Ou est-il au contraire encore ancré dans ses certitudes ?

« Ce n'est pas une décision à prendre à la légère, jeune homme. Mais il faut que vous la preniez vite. Et votre réponse, qu'elle soit positive ou négative, sera définitive. Vous ne reviendrez jamais ici, ou du moins, pas de votre vivant. »

Après de longues minutes, j'ai pris ma décision. C'est la fougue de la jeunesse qui parle. Je me dis, vaguement insouciant, que je pourrais bien tromper le destin une fois de plus.

« J'accepte. »

L'organiste sourit.

« C'est votre femme que je dois ramener, c'est cela ? »

Je demeurai interdit. Il semble s'amuser de ma surprise. Je réalisai qu'il savait sûrement dès le début qui j'étais venu chercher. Bien peu s'aventuraient jusqu'ici ; ce n'était sûrement pas pour ramener n'importe qui. L'amour de sa vie, c'est sans doute la seule motivation valable pour entreprendre cette quête.

« -Cet orgue procure de grands pouvoirs ; ne soyez pas surpris, jeune homme.

-D'où vient-il ? me hasardai-je.

-Les dieux l'ont placé ici. Sa mélodie maintient l'équilibre entre la vie et la mort – chaque soir, celui qui en joue permet le passage des âmes vers l'au-delà, et empêche le retour des défunts dans un monde qui n'est plus le leur. »

Je ne sus quoi répondre.

« -Je vous ramènerai votre femme, déclara t-il gravement. Mais vous devrez jouer, pendant ce temps-là, pour maintenir le passage ouvert.

-Je ne sais pas jouer d'orgue, dis-je.

-Aucune importe. Sitôt que vous vous installerez, tout viendra naturellement. Mais, surtout, vous ne pourrez pas vous arrêter de jouer – autrement, votre femme restera bloquée. Vous aurez perdu toute votre mise. »

J'acquiesçai. D'un pas lent, je contournai l'organiste pour venir m'installer sur le tabouret décrépi. Je mis mes mains sur les touches. Un frisson me parcourut l'échine. Quelque part, dans mon crâne, un chant mystérieux se mit à résonner. Je me tournai vers l'organiste. Il s'était penché à côté de l'une des deux fosses de la salle.

« Vous pouvez y aller, et ne regardez pas en arrière, ordonna t-il. »

Le chant, dans ma tête, redoubla d'intensité. Et je me mis à jouer, sans bien savoir comment – je me laissai guider par cette voix, pas tout à fait humaine. Comme un pantin, j'appuyais sur les touches et le pédalier. Les notes graves, puissantes et nostalgiques, jaillissaient de l'orgue.

Autour de moi, le décor sembla changer. Les tuyaux de l'orgue se tordaient, le sol se déroba. Je me mettais à jouer au milieu du vide, pendant que des plaintes déchirantes s'élevaient de nulle part, complétées par des rires. Je sentis dans mon dos le contact froid et gluant d'une main, venu de nulle part. Un souffle glacial, dans mon cou. Mes pieds étaient tirés vers le néant par d'autres mains, mais ils ne se laissaient pas faire et continuaient, imperturbables. Mes mains s'agitaient de plus en plus vite.

Les contacts se multipliaient – je maintenant ouvert un passage entre deux mondes. Je sentais passer des âmes pleines de regret, et suppliantes, qui allaient rejoindre un autre monde. Je leur permettais, grâce à l'orgue, de commencer leur voyage. Mais je sentais aussi que d'autres se tenaient sur cette ouverture, me reprochant mon rôle ; je troublai leur repos, et ils cherchaient par tout les moyens à me faire arrêter de jouer. Je sentais des centaines, des milliers, des millions de mains sur tout mon corps. Les yeux fermés à m'en fendre les paupières, je continuais de jouer, en tâchant d'oublier leur présence.

Lorsque, enfin, l'organiste m'ordonna d'arrêter, des années semblaient s'être écoulées. Je m'écroulai sur le sol, à moitié mort d'épuisement. Les larmes coulaient de mon visage. L'organiste vint se pencher au-dessus de moi, et me regarda dans les yeux.

« Vous ne pouvez plus fuir, à présent, me dit l'organiste alors que je m'en allais. Une fois que l'on a joué, l'orgue nous possède. Mais votre femme est tirée d'affaire. Vous la retrouverez à votre réveil. »

Le monde bascula – je m'évanouis.

Au réveil, j'étais dans mon lit. Elsa était à mes côtés, encore endormie. La femme que j'avais perdu alors que nous avions tout deux à peine vingt ans était là, jusqu'à côté de moi. Mais, n'avais-je donc pas rêvé tout cela ? Je me levai. Déjà, dans ma tête, j'oubliais les détails de mon aventure. Seul le visage de l'organiste continuait de me hanter.

La vie reprit son cours – nous fondâmes une famille, et coulèrent des jours heureux. Je ne repensai à ce rêve que rarement, mais toujours avec un soupçon d'inquiétude.

Elle fut la première à s'en aller, bien des années plus tard, alors que nous approchions des soixante-dix ans. Bientôt, j'allais pouvoir la rejoindre. Quelques mois plus tard, c'était mon tour. J'étais allongé, à côté de mes deux filles qui m'accompagnait dans mes dernières heures.

Alors que la vie me quittait, je revis l'organiste de mon rêve. Mes deux filles ne remarquèrent pas sa présence. Je fermai les yeux, et sentit mon corps me devenir étranger, pour les rouvrir quelques

secondes plus tard. J'avais pas retrouvé Elsa dans l'éternité. J'étais assis devant l'orgue. Que s'était-il passé ? M'avait-on transporté jusqu'ici ? Avais-je changé de corps ? Qu'était-il advenu du mien ? Reposait-il toujours sur son lit de mort ?

« Je vous l'avais dit, clama une voix venu des tréfonds du néant. Une fois que l'on a touché à cet orgue, il nous possède. C'est à votre tour, à présent, d'être son serviteur. »

La voix se tût.

Je sentais une connaissance nouvelle couler en moi ; les subtilités de la mort m'étaient désormais familières. J'apprenais à une vitesse surnaturelle tout les secrets de l'existence. Mon esprit se mit à flirter avec les limites de l'univers. Je me découvris des pouvoirs insoupçonnés, qui ne cessaient de germer dans mon corps et mon esprit. Je sentis posé sur moi le regard de divinités invisibles qui, bien qu'elles m'observaient avec intérêt, n'avaient pour moi qu'indifférence.

Je voulus partir ; la porte me demeura close. Je tentai tout ce qui était en mon pouvoir pour fuir, mais je n'y parvins pas. J'étais prisonnier, livré à l'appel de l'orgue qui venait me susurrer dans les oreilles. Je retournai m'asseoir, comme hypnotisé. Et les mains sur le clavier de cet orgue maudit, je me mis à jouer. Ce fut le même spectacle que la première fois, des années auparavant. Je sentais le contact des morts, qui suppliait que je m'interrompe – je troublais leur quiétude.

Mais à moi, le repos éternel m'était interdit. Seul désormais comptait l'orgue. Je payais le prix de mon pacte avec l'organiste.

C'est de cette façon que débuta ma longue attente. Une longue attente pour qu'un successeur vint témoigner de la même hardiesse et de la même folie que moi, et ne vienne vendre son âme à cet orgue maléfique – une attente qui, peut-être, ne connaîtrait pas de fin.